



Cette vue d'une imprimerie extraite des *Nova Reperta* de Stradanus date des années 1600. La présentation est très pédagogique. On voit, au fond, arriver le papier. A gauche, les *composteurs* devant les *casses*, puis le *correcteur*. A droite, à côté de la presse, le *maître-imprimeur*. Les étapes de l'impression sont également montrées: le papier sèche sur un fil, les caractères sont encrés, puis passés à la presse; un apprenti dépose les pages à sécher près d'un brasero.

Ce confort technique est trompeur...

Platter, maître imprimeur

Qui connaît encore Thomas Platter, humaniste, puis imprimeur à Bâle au début du XVI^e siècle ? Cet homme a laissé une autobiographie passionnante, dans laquelle il raconte ses débuts comme gardien de chèvres dans ses montagnes, comment il se fait remarquer, mène une vie d'étudiant itinérant, s'affirme à la force du poignet et finit par se faire une place au soleil (1).

On a, sur sa carrière d'imprimeur, plus de détails que sur celle de Gutenberg, qui ne nous est connue qu'indirectement, grâce aux archives du procès de 1439.

Il y est beaucoup question d'argent, de choc des compétences, de rivalités personnelles, parfois de violence physique, le tout sur fond d'humanisme et de luttes religieuses.

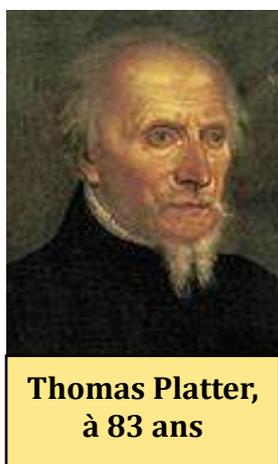
Voici que lui-même en dit dans sa biographie.

D'abord lancer une association...

« ...je remplissais les fonctions de correcteur chez Hervagius, en même temps que celles de professeur au *Paedagogium*. Les brillantes affaires que faisait Hervagius, et ses confrères, les grosses sommes qu'ils gagnaient sans peine, me donnèrent envie d'être maître imprimeur. Le même idée était venue au Doctor Oporinus, qui avait aussi beaucoup d'occupation comme correcteur (2). Oporinus et moi étions amis avec un habile compositeur, ouvrier à



Bâle à l'époque de Thomas Platter



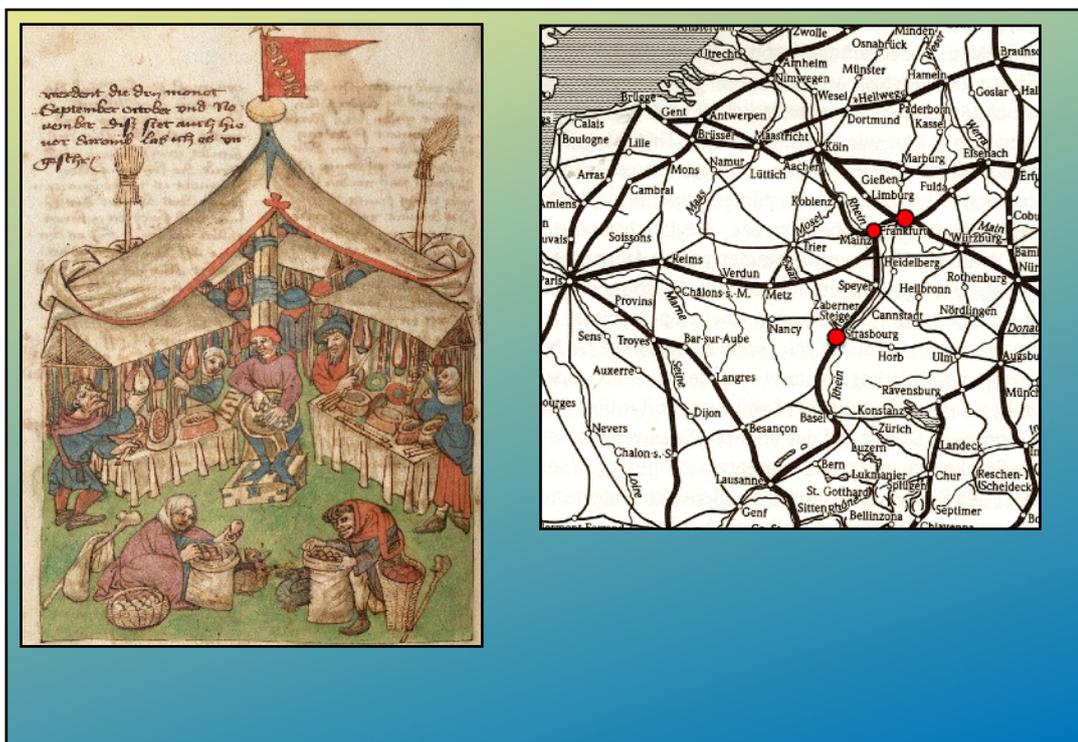
**Thomas Platter,
à 83 ans**

l'imprimerie *zum Sessel*; il se nommait Balthasar Ruch; ambitieux, il ne demandait pas mieux que de s'avancer; par malheur, l'argent nous faisait défaut. Or, la femme de Ruprecht Winter, beau-frère d'Oporinus, jalouse du luxe qu'étaient les épouses des maîtres imprimeurs, ne désiraient rien tant que de pouvoir les imiter, ce pourquoi l'argent ne lui manquait pas plus que la volonté. Elle persuada donc à son mari de s'établir avec Oporinus. Nous nous associâmes nous quatre: Oporinus, Ruprecht, Balthasar et moi. Nous acquîmes l'atelier d'Andreas Cratander, qui avait pris avec son fils Polycarpus une librairie, parce que sa femme ne

voulait plus d'un état aussi malpropre, disait-elle, que celui d'imprimeur. Le prix d'achat fut de 800 florins, payables en plusieurs termes...(3)

Les premières fissures

Nous commençames à imprimer. J'avais été reçu bourgeois et



Scène de foire à la fin du XV^e siècle.
La position de Francfort sur les grands axes commerciaux.

membre de l'abbaye de l'Ours, dont Balthasar et Ruprecht faisaient déjà partie. Oporinus était entré dans l'abbaye de son père, qui, en qualité de peintre distingué, était de l'abbaye du Ciel. Comme nous avions grand besoin d'argent pour que notre imprimerie cheminât, Ruprecht était obligé de se défaire aujourd'hui d'une chose et demain d'une autre. J'étais d'avis de régler les comptes à chaque foire, mais cela n'eut pas lieu ; au contraire, deux d'entre nous allaient à la foire de Francfort et y faisaient beaucoup d'emplettes pour complaire à nos femmes. L'une voulait de jolis oreillers, l'autre des ustensiles d'étain; une fois, j'achetai des marmites de fer (4). Enfin, nous revenions toujours à Bâle avec des présents plein un tonneau, mais avec fort peu d'argent. « Ce train de vie, pensais-je, ne saurait durer longtemps ». Chacun de nous recevait par semaine un salaire de deux florins, à l'exception de Ruprecht, qui ne travaillait pas lui-même, mais qui continuait à engager son bien pour nous fournir l'argent nécessaire. Ce que voyant, je ne pus m'empêcher de dire:

« Nous causerons la ruine de cet homme ».
Balthasar Ruch m'en voulut de cette parole et résolut de me chercher chicane.

Bagarre à l'atelier

Le moment de la foire approchait, et nous avions à terminer pour cette époque différents ouvrages; pressés par le temps, nous travaillions même les jours de fête, ce qui nous obligeait de nourrir nos ouvriers et de nous donner une paie plus élevée. Nous avons donc travaillé tout le dimanche; à 11 heures du soir, j'étais occupé à revoir une épreuve, quand Balthasar se mit à me lancer des mots piquants et finit par se répandre en injures:

« Dis-donc, Valaisan, s'écria-t-il, je ne t'ai pas bien compris l'autre jour: notre manière d'agir serait-elle contraire à l'honnêteté ? »

C'était Balthasar qui dirigeait l'imprimerie de l'Ours, établie dans une maison que Cratander nous avait louée. Je répondis comme je le devais, à cette grossière apostrophe. Balthasar se tut, mais saisissant un épais chassis, il s'approcha de moi par derrière, pendant que je lisais l'épreuve; il avait déjà les deux bras levés pour m'asséner un coup sur la tête, quand à regardant de côté, je m'aperçus de cette manoeuvre; je me levai subitement et parai les coups avec le bras. Nous en vînmes aux prises. Comme un furieux, il m'égratignait le visage et cherchait avec le doigt, à me crever un oeil; voyant son intention, je lui déchargai sur le nez un tel coup de poing qu'il tomba à la renverse et resta un bon moment sans connaissance, tandis que sa femme à genoux auprès de lui, criait:

« Hélas, tu as tué mon mari. »

Au bruit, les ouvriers, qui venaient de se coucher, se relevèrent précipitamment et descendirent à l'atelier. Balthasar était toujours évanoui. J'avais le visage tout égratigné et sanglant. Enfin, Balthasar reprit ses sens et voulut de nouveau me tomber dessus:

« Laissez-le arriver, m'écriai-je, je le recevrai encore mieux que la première fois. »

Les ouvriers me poussèrent à la porte et, une chandelle à la main, je rentrai chez moi; je demeurais à côté de la maison du maître d'école. En m'apercevant, ma femme s'écria:

« Oh, vous vous êtes battus ! »

Le lendemain, nos associés furent très mécontents de cette dispute; de leur côté, les ouvriers voyaient avec déplaisir que, au lieu de donner le bon exemple, leurs patrons vécussent en si mauvaise intelligence. Balthasar partit avec Oporinus pour la foire de Francfort; quand il en revint, il portait encore sur le nez, entre les deux yeux, une marque qu'il garda 8 semaines. J'eus aussi pendant un mois une cicatrice au doigt du milieu sur l'os.

L'association se défait

A leur retour de Francfort, mes associés décidèrent que je travaillerais à l'imprimerie de l'Ours...

J'étais chaque jour plus mécontent de la marche nos affaires; nous em-pruntions constamment sans jamais rembourser, de sorte que notre dette se montait à 2000 florins environ. Enfin, je déclarai que je me retirais de l'association, parce que je ne voulais pas avoir à me reprocher la ruine de Ruprecht. Ma résolution ne plut pas à tout le monde, surtout pas à Ruch. Sur ma demande, on dressa l'inventaire des livres que nous avions à Francfort, pendant que je faisais celui des livres qui étaient en magasin à Bâle. Le compte de nos dettes et de nos créances fut établi. Il se trouva que les premières s'élevaient à plus de 2000 florins; mais cette somme était couverte soit par le montant des créances à nous dues, soit par la valeur des livres non vendus, et il revenait encore 100 florins à chaque associé.

Nous nous partageâmes les caractères et tous les outils. Comme Ruprecht avait contracté des obligations dans l'intérêt de la société, il exigea caution de ceux qui voulaient garder leur part. Messire Cratander répondit pour Balthasar; Oporinus et Ruprecht restèrent associés. Quant à moi, je déclarai :

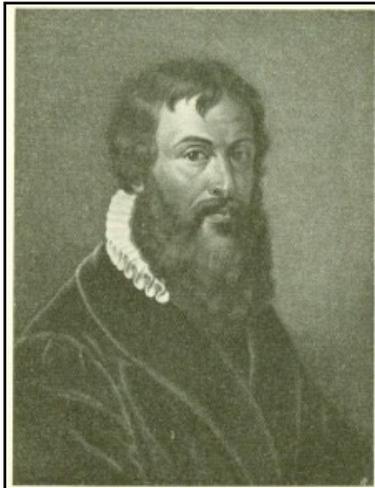
« Fiez-vous à moi, je vous paierai en toute loyauté ».

Mais cet arrangement ne souriait pas à Ruprecht; et comme je ne tenais pas à ce que personne se portât fort pour moi, je lui abandonnai ma part entière, y compris les 100 florins, de sorte que s'il a fait plus tard de mauvaises affaires, je n'ai contribué en rien à sa ruine. A ce moment, il aurait parfaitement pu se retirer de l'entreprise sans éprouver la moindre perte, parce que Bebelius offrait d'acheter l'établissement en bloc et de prendre à sa charge les dettes de Ruprecht. Il était probablement écrit que ce dernier devait manger tout son bien, comme cela ne manqua pas d'arriver. Il imprima quelque temps en société avec Oporinus. Quand l'association fut dissoute, il voulut, malgré mes avis, continuer à travailler seul, si bien que tout son avoir y passa. Car il n'entendait rien au métier.

Balthasar ne fut pas plus heureux et fit perdre à ses créanciers quelques milliers de florins. Ce fut Oporinus qui tint bon le plus longtemps; mais il finit également par être au-dessous de ses affaires pour une forte somme. Ces trois hommes sont morts dans la misère et les chagrins. Après que j'eus abandonné ma part à Ruprecht, celui-ci me laissa un caractère italique et différentes choses, que je payai plus tard en imprimant pour lui.

Platter se relance

Il y avait alors un excellent imprimeur nommé Peter Schaeffer, dans la famille duquel l'imprimerie avait été inventée à Mayence (5).



Peter Schoeffer, associé à Gutenberg de 1449 à 1456. Portrait supposé.

Il possédait les poinçons d'une infinité de types; moyennant une faible somme, il me fournit des matrices; lui-même me livra plusieurs fontes toutes justifiées; d'autres furent fondues par Maître Martin et par Urs, le graveur en caractères, de sorte que je fus assez bien monté en types divers et en presses. Plusieurs personnes me donnèrent de l'ouvrage, entre autres messire Watten-schnee, Frobenius, Episcopius, Hervagius, Michael Isengrinus. J'imprimais pour le compte d'autrui; j'avais aussi des apprentis à qui j'enseignais l'état d'une manière consciencieuse et avec succès, puisqu'en peu de temps, je les rendais capables de compiler les labeurs grecs et latins.

Les conseils des anciens

Plusieurs excellents vieillards, tels que défunt messire Conrad Roesch et Cratander, pensaient que je serais conduit à faire des dettes et même que j'en avais déjà.

Messire Conrad me dit:

« Crois-moi, Thomas, garde-toi soigneusement des dettes de moindre importance: si l'on doit 1000 florins, mieux vaut être le débiteur d'une seule personne que de 10 ou 20, car les petits roquets font un vacarme épouvantable, tandis qu'il est beaucoup plus facile d'apaiser un gros dogue.

Feu Cratander me prêchait de son côté la reconnaissance envers ceux de mes créanciers qui me tourmentaient pour être remboursés.

« Ils agissent dans ton propre intérêt, disait-il, et préviendront ta ruine; c'est rendre un mauvais service à un débiteur que de le laisser en repos. Ceux qui m'ont fait le plus de tort, ce sont les créanciers qui ne me refusaient jamais de nouveaux prêts; grâce à eux, je suis maintenant couvert de dettes et ne sais comment les choses iront quand je ne serai plus.

C'était à son lit de mort qu'il me parlait ainsi; il trépassa peu de temps après, et ses héritiers eussent été bien à plaindre, sans la peine que Bebelius et Frobenius se donnèrent pour arranger leurs affaires.

Enfin, la prospérité

Je demeurais encore dans l'Isengasse quand je fus malade à la mort; pendant huit longues semaines, je gardais la lit, et je devais alors à peu près 1400 florins. Lorsque Dieu m'eut rendu la santé, je

résolus de déménager: la boutique m'était inutile, puisque je ne voulais pas continuer le commerce de libraire, et la chambre où j'avais établi mon imprimerie était trop sombre et trop petite. Messire Johann Kaechtler, secrétaire des chanoines, me loua la maison que j'occupe aujourd'hui. Je payais 16 florins de loyer par an pour les deux maisons; Messire Kaechtler s'était réservé un cabinet attenant à la chambre de Félix, pour y réduire son ménage. Alors seulement je pus organiser comme il faut mon imprimerie; j'avais trois presses et je travaillais soit pour mon compte, soit pour celui du Docteur Hervagius, de Frobenius, d'Isengrinus et de tous ceux qui voulaient bien me donner de l'ouvrage. En outre, je tenais plus de 20 pensionnaires, de sorte que mes gains étaient élevés et me permettaient d'éteindre peu à peu mes dettes. Dès que je fus propriétaire des deux maisons, je fis établir un puits, qui me coûta 100 florins, sans compter la nourriture des ouvriers... »

Pierre Jacob



Une presse en action
vers 1500. Dessin de
Dürer

Notes

1. E. FICK, *Vie de Thomas Platter*, 1499- 1582, Lausanne, 1895, p. 171 - 182.
2. Johannes Herbster dit **Johannes Oporinus** , né le 25 janvier 1507 à Bâle et mort dans la même ville le 6 juillet 1568, était un imprimeur, latiniste et humaniste suisse. On lui doit l'édition de nombreux travaux importants d'humanistes, de théologiens réformés et de scientifiques de son temps ainsi que celle de textes

anciens. Il est notamment l'imprimeur de la première version latine du Coran (1542) et de la première anatomie scientifique d'André Vésale (1543).

3. **Andreas Cratander**, de son vrai nom Andreas Hartmann, né vers 1490 à Strasbourg et mort vers 1540 à Bâle, est un imprimeur, éditeur et libraire suisse. Après des débuts de carrière entre Strasbourg et Bâle, il s'installe définitivement à Bâle. Il a publié des sources antiques, mais aussi des ouvrages protestants. En 1536, il vendit une partie de son bureau à la communauté des imprimeurs Winter-Oporinus-Platter-Lasius, puis travaille avec son fils Polycarpe comme simple libraire.
4. Les foires de Francfort-sur-le-Main ont atteint au XVI^e siècle une importance internationale. Elles servaient de relais pour la plus grande partie du commerce entre l'Allemagne supérieure et les Flandres et le Brabant – et plus tard également entre les Flandres et l'Italie.
5. **Peter Schöffer** (ou **Pierre Schoeffer**), né vers 1425 à Gernsheim près de Darmstadt et mort vers 1503 à Mayence dans l'électorat de Mayence, est un typographe-imprimeur allemand qui perfectionna la presse typographique inventée par Gutenberg. Son habileté technique lui a assuré une place capitale dans l'histoire de l'imprimerie et de la typographie. Comme probablement Gutenberg, il a une solide formation universitaire. De 1444 à 1448, il étudie à l'Université d'Erfurt, où il apprend le latin. Il se rend ensuite à la Sorbonne à Paris, où il étudie la théologie, puis travaille comme copiste laïc et calligraphe, comme le prouve un manuscrit d'Aristote daté de 1449 portant sa signature. En 1450, de retour à Mayence, il travaille comme apprenti dans l'imprimerie que Gutenberg est en train de mettre au point. Grâce à sa formation de copiste, il aide son maître à mettre au point la presse typographique. Sa contribution est connue grâce à la chronique de Johannes Trithemius, qui s'est longuement entretenu avec lui en 1485. Après la publication de la Bible à 42 lignes, en 1455, il rompt son association avec Gutenberg et témoigne contre lui lors du procès que lui intente le banquier Johann Fust. Il s'associe alors avec ce dernier pour créer l'imprimerie Fust - Schoeffer. De cette firme sortira, en 1457, le *Psautier de Mayence*.

